

L'ABANDON À LA PROVIDENCE DIVINE

Jean-Pierre de Caussade, s. J.

Chapitre II

Manière d'opérer dans l'état d'abandon et de passivité et avant que d'y être arrivé

Il y a un temps auquel l'âme vit en Dieu et il y en a un auquel Dieu vit en l'âme. Ce qui est propre à l'un de ces temps est contraire à l'autre. Lorsque Dieu vit en l'âme, elle doit s'abandonner totalement à sa providence ; lorsque l'âme vit en Dieu, elle se pourvoit avec soin et très régulièrement de tous les moyens dont elle peut s'aviser pour la conduire à cette union. Toutes ses routes sont marquées, ses lectures, ses comptes, ses revues ; son guide est à ses côtés et, jusqu'aux heures de parler, tout est réglé. Quand Dieu vit dans l'âme, elle n'a plus rien comme d'elle-même ; elle n'a que ce qui lui donne au moment le principe qui l'anime : point de provisions, plus de chemins tracés, c'est comme un enfant qu'on mène où l'on veut et qui n'a que le seul sentiment pour distinguer les choses qu'on lui présente. Plus de livres marqués pour cette âme ; assez souvent elle est privée de directeur arrêté, Dieu la laisse sans autre appui que lui seul ; sa demeure est dans les ténèbres, l'oubli, l'abandon, la mort et le néant. Elle sent ses besoins et ses misères sans

savoir par où ni quand elle sera secourue. Elle attend en paix et sans inquiétude qu'on vienne l'assister, ses yeux ne regardent que le ciel. Dieu qui ne trouve point dans son épouse de plus pures dispositions que cette totale démission de tout ce qu'elle est pour n'être que par grâce et par opération divine, lui fournit à propos les livres, les pensées, les vues d'elle-même, les avis, les conseils, les exemples des sages. Tout ce que les autres trouvent par leurs soins, cette âme le reçoit dans son abandon, et ce que les autres gardent avec précaution pour le retrouver quand il leur plaira, celle-ci le reçoit au moment du besoin et le laisse, n'en admettant précisément que ce que Dieu veut bien en donner, pour ne vivre que par lui. Les autres entreprennent pour la gloire de Dieu une infinité de choses, celle-ci souvent est dans un coin de la terre comme un reste de pot cassé dont on ne s'avise pas de chercher aucun service. Là, cette âme délaissée des créatures, mais dans la jouissance de Dieu par un amour très réel, très véritable, très actif quoique infus dans le repos, ne se porte à

aucune chose de son propre mouvement ; elle ne sait que se laisser (porter) et se remettre entre les mains de Dieu pour le servir en la manière qu'il connaît. Souvent elle ignore à quoi elle sert, mais Dieu le sait bien ; les hommes la croient inutile, les apparences favorisent ce jugement ; il n'en est pas moins vrai que par de secrètes ressources et par des canaux inconnus, elle répand une infinité de grâces sur des personnes qui souvent n'y pensent point et auxquelles elle ne pense pas.

Tout est efficace, tout prêche, tout est apostolique dans ces âmes solitaires ; Dieu donne à leur silence, à leur repos, à leur oubli, à leur détachement, à leurs paroles, à leurs gestes, une certaine vertu qui opère à leur insu dans les âmes ; et comme elles sont dirigées par les actions occasionnelles de mille créatures dont la grâce se sert pour les instruire sans qu'elles y pensent, aussi servent-elles de soutien, de direction, à plusieurs âmes, sans qu'il y ait aucune liaison expresse ni engagement pour cela. C'est Dieu qui opère en elles, mais par mouvements imprévus et souvent inconnus, en sorte que ces âmes sont comme Jésus dont il sortait une vertu secrète qui guérissait les autres. Entre elles et lui, il y a cette différence que souvent elles ne sentent point l'écoulement de cette vertu et même qu'elles n'y contribuent point par coopération ; c'est comme un baume caché que l'on sent sans le connaître et qui ne sait pas lui-même sa vertu.

L'état auquel celui de ces âmes me paraît ressembler davantage, c'est l'état

de la sainte Vierge et de saint Joseph. C'est donc une dépendance du bon plaisir de Dieu et une passivité continuelle pour être et pour agir, mû par le bon plaisir de Dieu dont il est ici question. Ce qu'il faut bien remarquer est sa volonté inconnue, sa volonté de hasard, de rencontre et, pour ainsi dire, d'aventure. Je l'appellerai, si vous voulez, sa volonté de pure providence pour la distinguer de celle qui nous marque des obligations précises, dont personne ne se doit dispenser. Laisant à part cette volonté spécifiée et déterminée, je dis que ces âmes dont je parle sont par état dans la dépendance de l'autre que je nomme de pure providence. Il arrive de là que leur vie, quoique très extraordinaire, n'offre cependant rien que de commun et de fort ordinaire ; elles remplissent les devoirs de la religion et de leur état, les autres en font autant en apparence que celles-ci. Examinez-les pour le reste, rien de frappant ni de particulier ; elles sont toutes dans le cours des événements ordinaires, ce qui peut les faire distinguer ne tombe point sous les sens. C'est cette dépendance continuelle où elles sont de la volonté suprême qui semble tout ménager pour elles. Cette volonté les rend toujours maîtresses d'elles-mêmes par la soumission habituelle de leur cœur. Cette volonté, dis-je, soit qu'elles y coopèrent expressément, soit qu'elles y obéissent sans le remarquer, les applique au service des âmes.

Il n'y a ni honneurs ni revenus pour un emploi couvert sous la plus grande nudité et inutilité pour le monde ; ces âmes, par état dédagées de presque toutes les obligations extérieures, sont

peu propres au commerce du monde, aux affaires, aux réflexions et conduites industrielles ; on ne peut s'en servir à rien, on ne voit en elles que faiblesse de corps et d'esprit, d'imagination, de passions. Elles ne s'avisent de rien, elles ne pensent à rien, elles ne prévoient rien, ne prennent cœur à rien. Elles sont pour ainsi dire toutes brutes ; on ne voit rien en elles de ce que la culture, l'étude, la réflexion donnent à l'homme. On y voit ce que la nature offre dans les enfants avant que d'avoir passé par les mains des maîtres chargés de les former ; on remarque leurs petits défauts qui, sans les rendre plus coupables que ces enfants, choquent davantage dans elles que dans eux ; c'est que Dieu ôte tout à ces âmes hors l'innocence pour qu'elles n'aient que lui seul. Le monde qui ignore ce mystère n'en juge que selon les apparences, aussi n'y trouve-t-il rien de ce qu'il goûte et estime ; il les rebute et les méprise ; elles sont même comme en butte à tous ; plus on les voit de près, moins on s'y fait, plus on se sent d'opposition pour elles ; on ne sait qu'en dire et penser. Un je ne sais quoi parle cependant en leur faveur ; mais au lieu de suivre cet instinct, ou du moins de suspendre son jugement, on aime mieux suivre sa malignité ; on épie donc leurs actions pour en décider à sa manière, et comme les pharisiens ne pouvaient goûter les manières de Jésus, on les considère avec des yeux si prévenus que tout ce qu'elles font paraît ou ridicule ou criminel.

Hélas ! Ces pauvres âmes en pensent d'elles-mêmes autant à leur désavantage. Unies simplement à Dieu par la foi et l'amour, elles voient tout le

sensible chez elles comme dans le désordre. Ce qui les prévient encore plus (contre elles-mêmes) lorsqu'elles viennent à se comparer avec ceux qui passent pour des saints et qui, capables d'ailleurs de s'assujettir aux règles et aux méthodes, n'offrent rien que de réglé dans toute leur personne et dans la suite de leurs actions : alors la vue d'elles-mêmes les couvre de confusion et leur est insupportable.

C'est là ce qui tire du fond de leur cœur ces soupirs et ces gémissements amers qui marquent l'excès de la douleur et de l'affliction dont elles sont remplies. Souvenons-nous que Jésus était Dieu et homme tout ensemble ; il était anéanti comme homme, et comme Dieu plein de gloire. Ces âmes, sans participer à sa gloire, ne sentent que ces morts et anéantisements qui opèrent dans elles leurs tristes et douloureuses apparences. Elles sont aux yeux du monde comme Jésus était aux yeux d'Hérode et de sa cour.

Il me semble qu'il est aisé de conclure de tout ceci que ces âmes d'abandon ne peuvent pas, comme les autres, s'occuper de désirs, de recherches, de soins, se lier à certaines personnes, entrer dans de certains desseins, se prescrire de certaines manières méthodiques ou plans concertés de parler, d'agir, de lire ; cela supposerait qu'elles pourraient encore disposer d'elles-mêmes, c'est ce qu'exclut par lui-même l'état d'abandon où elles se trouvent. Cet état (est un état) où l'on se trouve être à Dieu par une cession pleine et entière de tous ses droits sur soi-même : sur ses paroles, actions, ses pensées, ses

démarches, sur l'emploi de ses moments et sur tous les rapports qu'il peut y avoir. Il ne reste qu'un seul (devoir) à remplir, c'est d'avoir toujours les yeux arrêtés sur le maître qu'on s'est donné et d'être sans cesse aux écoutes pour deviner et entendre sa volonté et l'exécuter sur le champ. Nulle condition ne représente mieux cet état que celle du domestique qui n'est auprès du maître que pour obéir à chaque instant aux ordres qu'il lui plaît de lui donner, et non point pour employer son temps à la conduite de ses propres affaires qu'il doit abandonner afin d'être tout à son maître à tous les moments.

Ainsi les âmes dont nous parlons sont par état solitaires et libres, dégagées de tout pour se contenter d'aimer en paix le Dieu qui les possède, et de remplir fidèlement le devoir présent au gré de sa volonté signifiée, sans se permettre nulle réflexion, nul retour ni examen des suites, des causes, des raisons. Il doit leur suffire de marcher en simplicité dans le pur devoir, comme s'il n'y avait au monde que Dieu et cette pressante obligation. Le moment présent est donc comme un désert où l'âme simple ne voit que Dieu seul, dont elle jouit, n'étant occupée que de ce qu'il veut d'elle : tout le reste est laissé, oublié, abandonné à la Providence. Cette âme, comme un instrument, ne reçoit et n'opère qu'autant que l'opération intime de Dieu l'occupe passivement en elle-même ou l'applique à l'extérieur. Cette application extérieure est accompagnée de sa part d'une coopération libre et active ; mais infuse et mystique : c'est-à-dire que Dieu, trouvant tout ce qu'il

faut pour agir s'il l'ordonnait, content de sa bonne disposition, lui en épargne la peine en y mettant ce qui serait autrement le fruit de ses efforts ou de sa bonne volonté effectuée. Comme si quelqu'un, voyant un ami disposé à faire une route, pour lui rendre service pénétrait aussitôt dans cet ami, et sous son apparence faisait le chemin par sa propre activité, en sorte qu'il ne reste à cet ami que la volonté de marcher tandis qu'il marcherait par cette (vertu) étrangère. Cette marche serait libre, puisqu'elle serait une suite de la détermination libre de l'ami pour qui l'on en ferait les frais ; elle serait active, puisque ce serait une marche réelle ; elle serait infuse, puisqu'elle se ferait sans action propre ; elle serait enfin mystique, puisque le principe en serait caché.

Mais pour revenir à l'espèce de coopération que nous expliquons par cette marche imaginaire, remarquez qu'elle est toute différente de la soumission qu'on a à ses obligations : l'action par laquelle on les remplit n'est ni mystique ni infuse, mais libre et active comme on l'entend communément. Ainsi l'obéissance au bon plaisir de Dieu tient tout à fait de l'abandon et de la passivité ; on n'y met rien du sien, hors l'habitude d'une bonne volonté générale qui veut tout et ne veut rien, étant comme un instrument sans action propre dès qu'il est entre les mains de l'ouvrier. Il sert à tous les usages auxquels s'étendent sa nature et sa qualité ; au contraire, l'obéissance que l'on rend à la volonté de Dieu signifiée et déterminée est dans l'état commun de vigilance, de soins, d'attention, de prudence, de discrétion,

selon que la grâce aide sensiblement ou laisse aux efforts ordinaires. On laisse donc Dieu agir pour tout le reste, ne réservant pour soi que l'amour et l'obéissance au devoir présent, car en ce point l'âme agira éternellement. Cet amour de l'âme, infus dans le silence, est une véritable action dont elle se fait une obligation perpétuelle : elle doit, en effet, le conserver sans cesse et se tenir continuellement dans ces dispositions où il la met, ce qu'elle ne peut faire évidemment sans agir. Cette obéissance au devoir présent est aussi une action par laquelle elle se consacre tout entière à la volonté extérieure de Dieu sans attendre rien d'extraordinaire. Voilà la règle, la méthode, la loi, la voie pure, simple et certaine de cette âme : loi invariable, elle est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les états ; c'est un ligne droite où elle marche avec courage et fidélité sans s'écarter ni à droite ni à gauche, et sans s'occuper de ce qui l'excède : tout ce qui est au-delà est reçu passivement et opéré en abandon ; en un mot, cette âme est active pour tout ce que prescrit le devoir présent, mais passive et abandonnée pour tout le reste où elle ne met en rien du sien que d'attendre en paix la motion divine. Rien n'est plus assuré que cette vie simple comme il n'y a rien de plus clair, de plus aisé, de plus doux ni de moins sujet à l'erreur et à l'illusion. On y aime Dieu (...).

*Collection Christus, n° 22
Paris, D.D.B. 1999, pp. 29-35*